

vions jouir ensemble de la lecture de la parole de Dieu.

Dès que Vendredi et moi fûmes en état de conférer ensemble, et qu'il commença à parler un mauvais anglais, je lui fis le récit de mes aventures; je lui révélai le mystère de la poudre à canon et des balles, et je lui enseignai la manière de tirer; de plus, je lui donnai un couteau, qu'il se faisait un plaisir extraordinaire de posséder, et je lui fabriquai un ceinturon avec une gaine suspendue, comme celle où l'on met, en Angleterre, les couteaux de chasse mais approprié pour porter une hache, dont l'utilité est beaucoup plus générale.

Je lui fis encore une description de l'Europe, et principalement de l'Angleterre, ma patrie.

Je lui fis remarquer les restes de la chaloupe que nous avions perdue quand je m'échappai du naufrage: à peine eût-il jeté les yeux, qu'il se mit à réfléchir avec un air d'étonnement, sans dire un seul mot. Je lui demandai quel était le sujet de sa méditation; à quoi il ne répondit rien, sinon: "Moi voir telle chaloupe ainsi chez ma nation".

Je fus assez longtemps à comprendre ce qu'il voulait dire; mais, après un plus sûr examen, je devinai qu'il voulait me faire entendre qu'une semblable chaloupe avait été portée par une tempête sur le rivage de sa nation. J'en conclus que quelque vaisseau européen devait avoir fait naufrage sur ces côtes, et que peut-être les vents, ayant détaché la chaloupe, l'avaient poussée sur le sable. Je lui demandai une description de la chaloupe en question.

Il s'en acquitta assez bien; mais il me fit entrer tout à fait dans sa pensée en y ajoutant:

"Nous sauver les blancs hommes de noyer."

—Il y avait donc des hommes blancs dans cette chaloupe?

—Oui, dit-il, la chaloupe pleine d'hommes blancs."

Et, en comptant par ses doigts, il me fit comprendre qu'il y en avait eu jusqu'à dix-sept, et qu'ils demeuraient chez sa nation.

Ce discours remplit mon cerveau de nouvelles chimères; je m'imaginai d'abord que c'étaient les gens du vaisseau échoué à la vue de mon île, qui, dès que le bâtiment avait donné contre des rochers, et qu'ils s'étaient crus perdus, s'étaient jetés dans la barque et que par bonheur ils s'étaient sauvés sur les côtes habitées par les sauvages. Cette pensée m'excita à demander avec plus d'exactitude ce que ces gens étaient devenus. Il m'assura qu'ils étaient encore là; qu'ils y avaient demeuré pendant quatre ans, subsistant des vivres qui leur étaient fournis par sa nation; et lorsque je lui demandai pourquoi ils n'avaient pas été mangés, il me fit comprendre que sa nation avait fait la paix avec eux, et qu'elle ne mangeait que les prisonniers de guerre.

Il arriva, assez longtemps après, qu'étant au haut d'une colline, du côté de l'est, d'où, comme je l'ai dit, on pouvait découvrir, dans un temps serein, le continent de l'Amérique, après avoir attentivement regardé de ce côté-là, il parut tout extasié. Il se mit à sauter et à gambader. Je lui en demandai le sujet. Il commença à crier de toutes ses forces:

"O joie! là voir mon pays! là ma nation!"

Le sentiment de sa joie était répandu sur tout son visage, et je crus lire dans le feu de ses yeux un désir violent de retourner dans sa patrie. Cette découverte me rendit moins tranquille sur son chapitre, et je ne doutai point que si jamais il trouvait une occasion d'y retourner, il n'oublât et ce que je lui avais enseigné sur la religion, et toutes les obligations qu'il pouvait m'avoir. Je craignais même qu'il ne fût capable de me découvrir à ses compatriotes, et d'en amener dans l'île quelques centaines

pour les régaler de ma chair, avec le même plaisir qu'il prenait autrefois à manger quelqu'un de ses ennemis.

Mais je faisais grand tort au pauvre garçon, ce dont je fus fort mortifié après. Cependant, durant quelques semaines que la jalousie me posséda, je fus plus circonspect à son égard, et je lui fis moins de caresses; c'était pourtant dans le temps même que cet honnête sauvage fondait toute sa conduite sur les plus excellents principes du christianisme et d'une nature bien dirigée.

On n'aura pas de peine à croire que je ne négligeais rien pour pénétrer les desseins dont je le soupçonnais; mais je trouvai dans toutes ses paroles tant de candeur, tant d'honnêteté, que mes soupçons devaient nécessairement tomber, à la fin, faute de motif. Il ne s'apercevait seulement pas que mes manières étaient changées à son égard: preuve évidente qu'il ne songeait nullement à me tromper.

Un jour, me promenant avec lui sur la colline dont j'ai déjà fait plusieurs fois mention, dans un temps trop chargé pour découvrir le continent, je lui demandai s'il ne se souhaitait pas dans son pays, au milieu de sa nation.



Il s'y prit fort adroitement.

"Oui, répondit-il, moi fort joyeux voir ma nation."

—Eh! qu'y feriez-vous? lui dis-je. Voudriez-vous redevenir sauvage et manger encore de la chair humaine?"

Il parut chagrin à cette question, et remua la tête.

"Non, répliqua-t-il; vendredi leur conter vivre bons, prier Dieu, manger pain de blé, chair de bête, lait; non plus manger hommes."

—Mais ils vous mangeront! repartis-je.

—Non, dit-il, eux non tuer moi; volontiers aimer apprendre."

A quoi il ajouta qu'ils avaient appris beaucoup de choses des hommes barbus qui y étaient venus dans la chaloupe. Je lui demandai alors s'il avait envie d'y retourner, et lorsqu'il m'eut répondu en souriant et qu'il ne pouvait nager jusque-là, je lui promis de lui faire un canot. Il me dit alors qu'il le voulait bien, pourvu que je fusse de la partie, et il m'assura que, bien loin de me manger, ils feraient grand cas de moi lorsqu'il leur aurait conté que j'avais sauvé sa vie et tué ses ennemis. Pour me tranquilliser là-dessus, il me fit un détail de toutes les bontés qu'ils avaient eues pour les hommes barbus que la tempête avait jetés sur le rivage.

Depuis ce temps-là, je pris la résolution de

hasarder le passage, dans le dessein de joindre ces étrangers, qui devaient être, selon moi, des Espagnols ou des Portugais, ne doutant point que je ne regagnasse ma patrie si j'avais une fois le bonheur de me trouver sur le continent avec une si nombreuse compagnie; ce que je ne pouvais pas espérer en restant dans une île éloignée de la terre ferme de plus de quarante lieues.

Dans cette vue, je résolus de mettre Vendredi au travail, et je le menai de l'autre côté de l'île pour lui montrer ma barque, et, l'ayant tirée de l'eau sous laquelle je la conservais, je la mis à flot, et nous y entrâmes tous deux. Voyant qu'il la maniait avec beaucoup d'adresse et de force, et qu'il la faisait avancer du double de ce que j'étais capable de faire: "Eh bien! lui dis-je, Vendredi, nous en irons-nous chez votre nation?" Mais quand je le vis tout stupéfait par la crainte que la barque ne fût trop faible pour ce voyage, je lui montrai l'autre que j'avais construite autrefois, et qui, demeurant à sec pendant vingt-trois ans, était fendue partout et presque entièrement pourrie. Il me fit entendre que ce bâtiment était grand de reste pour passer la mer avec toutes les provisions qui nous étaient nécessaires.

Déterminé à exécuter mon dessein, je lui dis que nous devions nous occuper à en faire un de cette grandeur-là, pour qu'il pût s'en retourner chez lui. A cette proposition, il baissa la tête d'un air fort chagrin, sans répondre un seul mot; et quand je lui demandai la raison de son silence, il me dit d'un ton lamentable:

"Pourquoi vous en colère contre Vendredi? quoi moi faire contre vous?"

Je lui répondis qu'il se trompait, et que je n'étais point du tout en colère.

"Point colère, répliqua-t-il en répétant plusieurs fois les mêmes paroles; point colère! Pourquoi donc envoyer Vendredi auprès ma nation?"

—Quoi! dis-je, ne m'avez-vous pas dit que vous souhaitiez y être?"

—Oui, repartit-il, souhaiter tous deux là; non Vendredi là et point maître là."

En un mot, je vis bien qu'il ne songeait point du tout à entreprendre le passage sans moi.

Nonobstant ces marques de son attachement, je fis semblant de persévérer dans mon dessein de le renvoyer; ce qui le désespéra si fort, que, courant à une des haches qu'il portait d'ordinaire, il me la présenta en me disant: "Vous prendre, vous tuer Vendredi, non envoyer Vendredi chez ma nation."

Il prononça ces mots les yeux pleins de larmes et d'une manière si touchante que je fus convaincu de sa constante tendresse pour moi, et que je lui promis de ne pas le renvoyer contre son gré.

Ce qui portait mon sauvage au désir de m'emmener avec lui dans sa patrie, c'était son amour pour ses compatriotes, auxquels il croyait que mes instructions seraient bien utiles. Pour moi, mes vues étaient d'une autre nature: je ne songais qu'à me retrouver avec les hommes civilisés, et, sans différer davantage, je me mis à choisir un arbre assez fort pour en faire un grand canot propre au voyage que nous méditions. Il y en avait assez dans l'île; mais je souhaitais en trouver un assez près de la mer pour pouvoir le lancer, sans beaucoup de peine, dès qu'il serait transformé en barque.

Mon sauvage en trouva bientôt un d'un bois qui m'était inconnu, mais qu'il connaissait propre pour notre dessein. Il était d'avis de le creuser en brûlant le dedans; mais, après que je lui eus enseigné la manière d'en venir à bout par le moyen de coins de fer, il s'y prit fort adroitement, et, après un mois d'un rude travail, il perfectionna son ouvrage. La barque était fort proprement faite, surtout quand, par le moyen de nos haches, nous lui eûmes don-